Au-delà des clichés et des folklores, le continent noir forge peu à peu sa crédibilité mode grâce à plusieurs nouveaux talents.

Par LAURENT DOMBROWICZ



Est-ce que la médiatisation

récente de la mode africaine doit quelque chose au mouvement Black Lives Matter ou, de manière plus générale, au débat sur la fin du privilège blanc? Le raccourci serait trop facile, trop grossier. Il n'empêche que cet intérêt, plus ou moins soudain, n'aurait pas été le même sans les voix créatives de plusieurs designers afro-américains ou issus de la diaspora africaine dans les pays anglo-saxons. Shayne Oliver, LaQuan Smith et Kerby Jean-

Raymond (du formidable label Pyer Moss) aux États-Unis, et Grace Wales Bonner en Grande-Bretagne sont désormais des noms qui comptent. Sans parler de la nomination d'Edward Enninful, né au Ghana, à la direction de l'édition britannique de *Vogue* et de l'activisme puissant de Naomi Campbell qui a permis aux mannequins blacks Adut Akech, Anok Yai, Malick Bodian et Alton Mason de truster les campagnes publicitaires les plus prestigieuses.

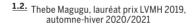
Sur le continent africain, on est bien conscient de tout cela et prêt à capitaliser sur cette reconnaissance tardive ainsi que sur un certain *mea culpa* de la scène mode internationale. D'ailleurs, après Séoul, Barcelone, Kiev ou Tbilissi, c'est bien la Lagos Fashion Week qui fait office de rendez-vous hype de l'agenda international. Presse et acheteurs s'y ruent pour dénicher le dernier talent en date ou s'inspirer du street-style néo-sapeur repris par bon nombre d'artistes de la

scène R'n'B comme Solange Knowles. Certains créateurs comme Amaka Osakwe de la griffe Maki Oh défilent d'ailleurs à Lagos et à New York dans le calendrier officiel, preuve de la mondialisation de leur style. Mais la capitale nigériane n'est en rien un résumé de la mode africaine, véritable mosaïque d'identités. À l'échelle de l'Europe, force est de constater que très peu de choses fédèrent les créateurs scandinaves et italiens! Parmi les forces vives du prêt-à-porter africain, deux noms émergent de manière significative. Kenneth Ize, Nigérian de 30 ans et finaliste du concours LVMH l'an dernier, a fait des débuts parisiens très remarqués avec une collection contemporaine, inspirée de son enfance et mettant en valeur l'aso oke, un tissu rayé traditionnel. Reine des podiums depuis plus de trente ans, Naomi Campbell était venue en personne défiler et défendre son poulain. Le vainqueur du concours est d'ailleurs lui aussi jeune et africain puisque Thebe Magugu, natif de Johannesburg, a tout juste 27 ans mais parle déjà comme un sage: "La création africaine est souvent perçue comme un effet de mode, observe-il. Je veux construire une marque internationale qui passe l'épreuve du temps, et proposer aux femmes des vêtements beaux, fonctionnels, et qui aient du

"Le wax c'est un tissu colonial, pas africain"

-Imane Ayissi





^{3.} Collection Imane Ayissi printemps-été 2020

4. Naomi Campbell pour Kenneth Ize, automne-hiver 2020/2021



sens culturellement." De la parole aux actes, Thebe Magugu s'inspire pour sa collection des Black Sash, les Sud-Africaines blanches qui ont lutté dans les années 50 contre l'apartheid. Des photos d'enfance du créateur ainsi que des extraits de la Constitution que ces pionnières ont contribué à modifier sont d'ailleurs imprimés sur les vêtements, tous produits localement. Autre talent, autre discipline, avec Imane Ayissi, premier Africain à être invité par la Fédération de la

Couture à Paris. Ce Camerounais a eu plusieurs vies, dont celles de mannequin et de danseur classique, avant de se consacrer pleinement à sa passion. Connu pour la fluidité de ses créations, sa maîtrise technique et son sens de la couleur, il refuse de nourrir les clichés. "Le wax, c'est un tissu colonial. Pas africain", se plaît-il à répéter comme l'a fait avant lui le grand artiste Yinka Shonibare. Dans sa diversité, noire et en couleurs, la mode africaine ne fait que prendre son essor •